ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

FLAMINICA CINCTA
A PROPOS DE LA COURONNE RITUELLE DE L'ÉPOUSE DU FLAMINE DE JUPITER

par N. BOËLS-JANSSEN
Maître de conférences à la Sorbonne

SOMMAIRE. — *L'épithète* flaminica cincta *vient du fait que la* **flaminica Dialis** *portait, sur le turban ou* rica *qui entourait son chignon, une sorte de couronne appelée* **arculum**. *Cet* arculum *n'était pas fait d'une branche de* **pin**, *comme on l'a soutenu, mais de bois de* **grenadier**. *Il n'avait donc pas une vertu purifiante mais fécondante. L'*arculum *de la* flaminica *doit être comparé avec l'*apex *du flamine. Les deux accessoires sont de même nature mais leur forme, leur matière, leur signification sont différentes. Enfin le* rex *et la* regina sacrorum *portent aussi, l'un l'*apex, *l'autre l'*arculum, *ce qui confirme l'existence d'un ancien lien entre le* **flamonium** *et le* **regnum**.

EPITOME. — *Flaminica Dialis eo cincta dicebatur quod in ea rica qua tutulus eius cingebatur quaedam corona erat, cui arculo nomen fuit. Quae corona non, ut adfirmatum est, e pinea uirga sed e malo Punica conficiebatur. Igitur non castitatis seruandae sed fecunditati fauendi causa ea flaminica utebatur. Arculum autem cum flaminis apice comparandum est. Nam eodem genere sunt ea ornamenta; at forma, materia, ui dissimilia. Denique quod regis quoque apex, reginae sacrorum arculum insigne erat, argumento est flamonium et regnum priscis temporibus inter se coniuncta esse.*

Lorsque nous cherchons à imaginer l'apparence du costume qui caractérisait les différents prêtres de la Rome antique, nous pouvons parfois avoir recours aux documents iconographiques, qui viennent utilement compléter les informations fournies par les témoignages littéraires, souvent insuffisants. Ce n'est malheureusement pas le cas pour la *flaminica Dialis*, dont nous ne possédons pas de représentation figurée. Nous devons donc nous contenter d'utiliser les textes — peu nombreux, hélas ! — qui font allusion à l'épouse du prêtre le plus vénérable de la cité romaine.

Le costume sacerdotal de la *flaminica Dialis* était fixé par des règles rigides remontant à une époque très ancienne et il était sûrement aisé de reconnaître la prêtresse grâce à son habit suranné. Mais seuls des savants épris d'antiquités ont pris la peine de définir avec précision certains élé-

ments de son costume. Les autres écrivains, qui font d'ailleurs rarement allusion à elle, n'ont pas jugé utile de décrire ce que leurs contemporains avaient sous les yeux. C'est ainsi qu'Ovide, au Chant III des *Fastes*, se contente, pour évoquer la prêtresse, d'une formule lapidaire :

coniunx apicati cincta Dialis (v. 397)

« l'épouse ceinte du flamine de Jupiter porteur de l'*apex* »

Pour Ovide et ses contemporains l'épithète *cincta* devait être limpide. Elle faisait certainement allusion à une particularité vestimentaire qui, à elle seule, suffisait à évoquer l'image de la prêtresse, de même que l'*apex* caractérisait le *flamen Dialis*. Mais pour nous cette épithète est équivoque : *cinctus*, participe passé du verbe *cingere*, signifie « ceint », « entouré de ». Son emploi le plus fréquent dans le domaine vestimentaire concerne la ceinture, dont le nom (*cingillum* pour la ceinture féminine, *cinctus* pour la ceinture masculine) est d'ailleurs de la même famille que *cingere*. Mais rien ne laisse supposer que la *flaminica* ait eu l'obligation rituelle de porter une ceinture.

C'est donc dans une autre partie du domaine vestimentaire que nous chercherons le sens de *cincta*. Il est facile de le trouver si on lit l'ensemble du développement où s'insère la formule d'Ovide. Il s'agit d'un passage où le poète conseille aux jeunes filles d'éviter de se marier pendant les cérémonies saliennes et leur donne en exemple l'attitude de la *flaminica* qui, pendant cette période, doit garder les cheveux défaits; la prêtresse, qui porte continuellement le voile nuptial, est en quelque sorte une épousée exemplaire [1]. Si elle ne se coiffe pas, aucune autre ne doit partager sa chevelure pour confectionner les *seni crines* qui caractérisent la *uirgo nubens* :

Nubere si qua uoles, quamuis properabitis ambo,
Differ : habent paruae commoda magna morae
Arma mouent pugnas, pugna est aliena maritis;
Condita cum fuerint, aptius omen fuerit.
His etiam coniunx apicati cincta Dialis
Lucibus inpexas debet habere comas. (*F.*, 3, 392-398)

« Jeune fille, si tu veux te marier, patiente un peu, quelle que soit votre hâte à tous deux : un bref délai procure de grands avantages. Les armes suscitent le combat et le combat est contraire aux jeunes mariés; quand elles auront été enfermées, le présage sera plus favorable. Pendant ces journées, l'épouse rituellement ceinte du flamine de Jupiter doit rester sans se peigner » (trad. H. LE BONNIEC).

On voit que *cincta*, qui s'oppose à *inpexas comas*, concerne la coiffure de la prêtresse et non son vêtement. Cette interprétation est confirmée par le témoignage de Festus, dont l'abréviateur définit ainsi l'épithète *cincta* : *cincta = flaminica ueste uelata* (P. F., p. 57 L). Nous avons analysé dans une étude récente les différents éléments de la coiffure de la flaminica [2].

1. N. BOELS-JANSSEN, *La prêtresse aux trois voiles*, *R. É. L.*, 67, 1990, p. 120; voir aussi notre article *La fiancée embrasée* (*Hommages à H. LE BONNIEC*, Bruxelles, 1988, p. 19-30).

2. *La prêtresse aux trois voiles* (cf. note 1).

Nous avons montré qu'elle portait un haut chignon torsadé nommé *tutulus*, autour duquel était drapée la *rica*, sorte de turban de triple épaisseur. C'est à cette coiffure que se réfère sans doute la définition que donne Festus pour l'épithète *cincta* : la prêtresse a la tête couverte (*uelata*) par la pièce de tissu (*ueste*) qui entoure son chignon (*cincta*). C'est par la même épithète qu'Ovide caractérise la coiffure d'Anna de Bovillae quand il montre la bonne vieille nourrissant généreusement le peuple de ses gâteaux : il la décrit « ceinte d'une mitre »[3]. Or *mitra* est un mot emprunté au grec qui désigne une sorte de bandeau enserrant la tête[4]. C'est un accessoire typiquement féminin[5]. L'épithète *cincta* s'applique donc bien à une femme portant une coiffure qui lui ceint la tête.

En ce qui concerne la *flaminica*, cette épithète est d'autant plus adéquate que pour les cérémonies religieuses la prêtresse devait poser sur sa *rica* une sorte de couronne formée d'une tige d'arbre ployée et attachée par un fil de laine. Peut-être cette précision figurait-elle dans la définition originale de Verrius du mot *cincta* et a-t-elle été supprimée dans l'abrégé de Festus ou dans celui de Paul Diacre. Lorsque nous avions jadis étudié le statut religieux de la *flaminica Dialis*, nous avions abouti à la conclusion que cette couronne, qui d'après Servius était en bois de grenadier, devait avoir le sens d'un symbole de fécondité[6], cette interprétation a été critiquée par notre collègue et amie D. PORTE. Selon elle la couronne rituelle de la *flaminica Dialis* n'était pas de bois de grenadier mais de bois de pin et elle n'avait pas pour rôle de favoriser la fécondité mais de garantir la pureté de la prêtresse[7]. Il faut donc poser à nouveau le problème de la nature et de la fonction de la couronne de la *flaminica*.

Cette couronne est appelée tantôt *arculum* tantôt *inarculum*. Les deux mots proviennent d'une racine signifiant « courbe », que l'on retrouve dans *arcus*. La différence entre les deux dénominations apparaît négligeable : les composés formés à l'aide du préfixe *in-* ont souvent une signification identique à celle du mot simple[8].

Festus définit l'*arculum* comme « un cercle que l'on posait sur la tête pour porter plus aisément les récipients que l'on transportait pour les cérémonies religieuses publiques »[9]. C'était sans doute une sorte de bourrelet épousant la forme de la tête, destiné à amortir le poids du vase et à le caler pour empêcher la chute inopportune et de mauvais augure d'un objet cultuel et de son contenu sacré; on utilise encore parfois à la campagne des accessoires de ce genre. Mais il est douteux que l'*arculum* de la *flaminica*

3. *Illa leui mitra cincta canos incincta capillos* (Ov., *Fast.*, 3, 669).

4. Cf. Varr., *L. L.*, 5, 130; Tert., *Virg. uel.*, 17; Serv., *Aen.*, 4, 216.

5. Ulpien cite la *mitra* dans une liste d'accessoires spécifiquement féminins (*Dig.*, 34, 2, 23, 2). Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Vertumne utilise une mitre pour se déguiser en femme : *picta redimitus tempora mitra* (*Mét.*, 14, 654).

6. N. BOELS, *Le statut religieux de la* flaminica Dialis, *R. É. L.*, 51, 1974, p. 82-86.

7. D. PORTE, *L'étiologie religieuse dans les* Fastes *d'Ovide*, Paris, 1985, p. 275-276. La thèse est reprise dans *Les donneurs de sacré*, Paris, Belles Lettres, 1989, p. 79-80.

8. Cf. ERNOUT-MEILLET, *Dict. Étym.*, 4e éd., 1967, p. 44. Par exemple *inarcere* = *arcere*; *inaurare* = *aurare*, etc. En particulier *incuruus* = *curuus*.

9. *Arculum appellabant circulum quem capiti imponebant ad sustinenda commodius uasa quae ad sacra publica portabant* (Fest., p. 15 L).

ait été destiné à cet usage : le fait qu'il était confectionné avec une branche d'arbre, qu'il était posé par dessus la *rica* et qu'il entourait le haut chignon de la prêtresse rend invraisemblable l'hypothèse qu'elle aurait pu user de l'*arculum* pour assurer l'équilibre d'un récipient sur sa tête. La définition du lexicologue concerne un autre objet, qui avait la même forme que l'*arculum* de la *flaminica* et se posait comme lui sur la tête, mais qui se différenciait de lui par sa matière et sa fonction.

En dehors de cette définition, seuls trois textes font allusion à l'*arculum* ou à l'*inarculum* [10]. Les voici, classés par ordre croissant selon leur longueur et leur précision :

1) une courte allusion d'Aulu-Gelle qui cite, parmi les obligations religieuses de la *flaminica : quod in rica surculum de arbore felici habet* (*N. A.*, 10, 15, 28) : « le fait qu'elle a sur sa *rica* une tige d'un arbre heureux ». Bien qu'Aulu-Gelle emploie le mot *surculum*, il est clair qu'il s'agit de l'*arculum*, que les autres témoignages déclarent posé sur la tête de la prêtresse. La différence entre les deux mots est mince : un *surculum* (ou *surculus*) est un rejet qui pousse spontanément au pied d'un arbre ; c'est une branche frêle, facile à courber pour en faire une couronne. Peut-être le choix de ce type de branche était-il une obligation rituelle.
2) une notice laconique de l'abréviateur de Festus : *inarculum uirgula erat ex malo punico incuruata quam regina sacrificans in capite habebat* (p. 101 L) : « l'*inarculum* était une petite branche de grenadier courbée en forme de cercle que la reine des sacrifices portait sur la tête quand elle accomplissait un acte religieux ».
3) une description détaillée de Servius : *arculum uero est uirga ex malo Punico incuruata, quae fit quasi corona et ima summaque inter se alligatur uinculo laneo albo, quam in sacrificiis certis regina in capite habebat; flaminica autem Dialis omni sacrificatione uti debebat* (*Aen.*, 4, 137) : « l'*arculum* est une branche de grenadier ployée de façon à former une sorte de couronne et dont les deux extrémités sont attachées entre elles par un fil de laine blanche ; la reine des sacrifices la mettait sur sa tête à l'occasion de certains rites religieux ; la *flaminica Dialis*, elle, devait la porter pour toutes les cérémonies religieuses » [11].

Les trois textes s'accordent pour définir l'*arculum* comme une sorte de couronne de branchage que la *flaminica* et la *regina* portaient toutes deux rituellement dans certains cas. C'est sur la nature du bois dont il était fait qu'il y a effectivement une hésitation : Aulu-Gelle parle seulement du bois d'un arbre « heureux » ; Festus et Servius précisent qu'il s'agissait d'une branche de grenadier. Jusqu'ici on admettait qu'il n'y avait pas contradiction entre les témoignages dans la mesure où l'on peut considérer le

10. Nous ne tenons pas compte des textes relatifs à l'outil qui servait à sarcler et qui portait le même nom (Varr., *R. R.*, 1, 9 ; Plin., *N. H.*, 18, 65, 4).

11. Les manuscrits, aussi bien ceux de Paul Diacre que ceux de Servius, portent *ex malo Punico*. Les éditeurs ont corrigé en *ex malo Punica*.

grenadier comme un arbre « heureux ». On pensait donc qu'il n'y avait pas de différence entre les couronnes des deux prêtresses et qu'elles portaient toutes deux une couronne de grenadier. C'est par exemple l'opinion de SAMTER dans la *Realencyclopädie* ou de C. JULLIAN dans le *Dictionnaire des Antiquités* [12]. C'est pourquoi nous avons interprété l'*arculum* comme un symbole de fécondité. La critique de D. PORTE nous oblige à remettre en question la définition de la couronne de la *flaminica* et par conséquent sa signification.

Selon elle nous avons le tort de privilégier le seul texte qui semble attribuer à la *flaminica* une couronne de grenadier. En effet si l'on élimine le texte d'Aulu-Gelle, qui dit seulement qu'elle portait une branche d'*arbor felix*, et celui de Festus, qui parle non de la couronne de la *flaminica* mais de celle de la *regina*, il ne reste qu'un seul auteur pour affirmer que l'*arculum* était en bois de grenadier : Servius. Mais D. PORTE conteste la valeur de ce témoignage. Nous en aurions mal compris le sens. Il faut en effet, dit en substance notre collègue, distinguer l'*arculum* de la *flaminica* de celui de la *regina* : la description de Servius concerne la couronne de l'épouse du *rex sacrorum*; celle-ci était bien en bois de grenadier, comme le confirme la notice de Festus (*inarculum uirgula erat ex malo Punico incuruata quam regina sacrificans in capite gestabat*). Quant à la phrase où Servius fait allusion à la couronne de la *flaminica* (*flaminica autem Dialis omni sacrificatione uti debebat*), elle ne serait qu' « un simple ajout, issu d'une association d'idées » et ne signifierait nullement que la couronne de l'épouse du flamine de Jupiter ait été, elle aussi, en bois de grenadier [13].

Ayant ainsi éliminé les témoignages sur lesquels on se fondait d'ordinaire pour définir l'*arculum* de la *flaminica* comme une couronne de grenadier, D. PORTE affirme avoir découvert sa véritable nature : il aurait été en bois de pin. Pour justifier cette affirmation elle s'appuie sur un passage des *Fastes* où Ovide explique le nom du mois de février, *februarius*, en le rapprochant du vieux mot *februum*; il signale à ce propos un rite auquel il a assisté :

Ipse ego flaminicam poscentem februa uidi
Februa poscenti pinea uirga data est (2, 27-28)

« J'ai vu moi-même la *flaminica* demander les *februa*; quand elle demanda les *februa*, on lui donna une branche de pin. »

Ce passage est évidemment d'un grand intérêt pour les historiens de la religion romaine puisque nous avons là le témoignage direct d'un témoin oculaire et auriculaire, qui cite un mot rituel prononcé par une prêtresse exerçant l'un des sacerdoces les plus archaïques de Rome. Malheureusement rien ne permet d'affirmer avec certitude l'usage que faisait la *flaminica* de cette branche de pin. Le nom de *februum* qui lui est donné invite à supposer quelque rite de purification. Et comme purification et fécondité

12. C. JULLIAN, *D. A.*, II, 2, p. 170 a; SAMTER, *R. E.*, s. v. *Flamines*, col. 2490.
13. *Étiologie des* Fastes, p. 276.

sont souvent liées (comme aux Lupercales par exemple), nous avions suggéré que la scène décrite par Ovide était peut-être un rite purificatoire à valeur fécondante, car la *flaminica* est un vivant symbole de fécondité [14].

D. PORTE rejette cette interprétation. Il faut, dit-elle, tenir compte de la place des deux vers qui font allusion à la branche de pin de la *flaminica*. Or ils se situent juste après un distique où il est question des couronnes sacerdotales :

Nomen idem ramo qui, caesus ab arbore pura,
Casta sacerdotum tempora tegit.

« On appelle de même (*februum*) le rameau qui, coupé à un arbre purificateur, couvre de son feuillage les saintes tempes des prêtres. »

Les quatre vers formeraient un ensemble cohérent; dans les deux cas il s'agirait de la couronne sacerdotale : « le distique qui concerne la *flaminica*... signifie tout bonnement que la prêtresse portait sur la tête une branche de pin. » Et D. PORTE conclut : « on peut penser que la couronne garantissait la *castitas* de la sacrifiante, étant faite d'un bois qualifié de *februum* » [15].

On remarquera d'abord que le pin n'est guère utilisé pour confectionner des couronnes. Dans le monde romain c'est surtout le dieu Silvanus qui est gratifié d'une couronne de pin; Ovide le qualifie de *pinigerus* et les allusions à cet attribut du dieu sont fréquentes chez lui [16]. Mais dans ce cas il ne s'agit certainement pas d'une valeur purifiante : la réputation de Silvanus, analogue à celle de Faunus qui passe pour harceler les femmes sexuellement, s'y oppose formellement. Le pin, dont les aiguilles sont persistantes, doit plutôt en couronnant Silvanus symboliser la vie éternellement renaissante de la forêt. En dehors du cas particulier de la couronne de Silvanus, le pin semble avoir surtout été utilisé pour fabriquer des torches, ce qui n'a rien de surprenant puisque c'est un bois résineux, qui brûle particulièrement bien. Même dans ce cas il apparaît comme un symbole de vie : les torches nuptiales sont souvent faites de pin. Certes il est possible que le pin ait pu être utilisé à des fins de purification même si nous n'en avons pas d'autre indice : que la *pinea uirga* de la *flaminica* fasse partie des *februa* est un argument suffisant. En revanche ce qui nous paraît exclu c'est que cette branche de pin ait pu servir à confectionner pour la prêtresse une couronne purifiante. Si la *pinea uirga* est purifiante, ce n'est sans doute pas en tant que couronne.

Cette réserve faite, analysons les arguments qu'avance D. PORTE pour justifier son interprétation : il y en a deux.

Tout d'abord elle rapproche l'expression d'Ovide, *ab arbore pura* (*F.*, 2, 25), qui concerne les couronnes sacerdotales en général, de celle

14. *Le statut religieux de la* flaminica Dialis, p. 89.
15. *Étiologie des* Fastes, p. 276.
16. Par exemple *Mét.*, 1, 699; 2, 185; 3, 621; 5, 442; 10, 103, etc.

d'Aulu-Gelle, *de arbore felici* (*N. A.*, 10, 15, 28), qui décrit la couronne de la *flaminica* : « expression qui, se recouvrant exactement avec le *de arbore pura* d'Ovide, nous permet de supposer que l'*arculum* en question était une branche de pin »[17]. Ce recoupement est fondé sur une assimilation entre *arbor pura* et *arbor felix*. Or, bien que cette assimilation ait été déjà faite par FRAZER et par F. BÖMER dans leurs commentaires à ce passage des *Fastes*[18], elle n'en est pas moins arbitraire. *Arbor pura* ne peut signifier que « arbre pur » ou « arbre purifiant ». Dans le contexte du Livre 2 des *Fastes* où Ovide explique le sens du vieux mot *februa*, qui désignait des instruments de purification, il est probable qu'il faut comprendre *pura* au sens actif, comme le fait H. LE BONNIEC dans sa traduction des *Fastes*[19]. L'*arbor pura* dont on fait les couronnes sacerdotales doit être un arbre purificateur, destiné à garantir la pureté des prêtres, indispensable à leur fonction religieuse. Quant à l'*arbor felix*, comme l'a montré J. ANDRÉ[20], c'était à l'origine un arbre « fécond »[21] : la liste la plus ancienne d'*arbores felices* que nous possédions est exclusivement composée d'arbres porteurs de fruits comestibles[22]; *felix*, qui est apparenté à *fecundus*, a pour synonyme *frugifer*[23]. C'est par extension que l'adjectif prit par la suite le sens, plus connu à l'époque classique, de « favorable », « de bon augure », « heureux ». S'agissant d'un des sacerdoces les plus archaïques de Rome, il est probable qu'il faut donner à l'*arbor felix* dont était faite la couronne rituelle de la *flaminica Dialis*, le sens ancien d' « arbre fécond ». Mais de toute façon l'*arbor felix* n'a aucun rapport avec la pureté. Les notions désignées par *felix* et par *purus* ne se recouvrent absolument pas, même si elles appartiennent à des domaines voisins. On ne peut donc assimiler l'*arbor felix* de l'*arculum* à l'*arbor pura* de la couronne sacerdotale. Au contraire le qualificatif propre à chacun des deux arbres montre clairement que la couronne de la *flaminica* a une fonction fondamentalement différente de celle des autres couronnes sacerdotales : elle n'appartient pas à la sphère de la pureté mais à celle de la fécondité.

En outre le pin ne figure pas sur la liste des *arbores felices* la plus ancienne, que, selon J. ANDRÉ, on n'a aucune raison de penser incomplète. L'hypothèse selon laquelle la couronne de la *flaminica* serait en bois de pin est donc en contradiction avec le témoignage d'Aulu-Gelle qui affirme qu'elle était faite d'une branche d'*arbor felix*.

D. PORTE appuie sa démonstration sur un second argument, plus convaincant : la place du distique consacré à la *pinea uirga* de la *flaminica*. Selon elle il forme un tout avec le distique qui le précède immédiatement et

17. *Étiologie des* Fastes, p. 276.

18. FRAZER, *Comm.* Fast., II, p. 283; F. BÖMER, *Die Fasten*, II, *Komm.*, p. 81.

19. Coll. Poeti del Mondo latino, ed. Orpheus, univ. di Catania, 1969, I, p. 78.

20. J. ANDRÉ, *Arbor felix, arbor infelix* (*Homm. J. BAYET*, coll. Latomus 70, Bruxelles, 1964, p. 35-46).

21. Sur la relation *felix/fecundus*, cf. *ERNOUT-MEILLET, Dict. Étym.*, p. 223-224; cf. P. F., p. 81 L : *felices arbores Cato dixit quae fructum ferunt.*

22. Cette liste est citée par Macrobe, d'après Véranius (*Sat.*, 3, 20, 2-3).

23. Cf. Liv., 5, 24.

qui parle de la couronne des prêtres en général; les deux derniers vers de ce « quatrain » feraient donc allusion, eux aussi, à une couronne : la branche de pin de la prêtresse serait un exemple particulier de couronne sacerdotale. La méthode est bonne : il faut effectivement replacer les deux vers dans leur contexte. Mais ce contexte ne se limite pas au distique qui les précède. Il faut lire tout le passage où ils s'insèrent. Il s'agit, nous l'avons vu, d'un développement où Ovide donne une justification étymologique du nom du mois de février. C'est un mois consacré aux rites de purification qui caractérisent la fin de l'année. On sait en effet que dans certains calendriers archaïques l'année commençait en mars [24]. Et de fait beaucoup de cérémonies religieuses du mois de février sont des rituels destinés à purifier la cité de la souillure de la mort. Ces rites purificatoires sont indispensables avant le début de l'année nouvelle. Or *februa*, d'où est visiblement dérivé le nom de *februarius*, désignait dans la langue archaïque différents instruments de purification; c'est la preuve que *februarius* signifie bien « mois des purifications ». Le vocabulaire liturgique a conservé ce mot désuet, permettant ainsi à Ovide d'illustrer son propos :

Februa Romani dixere piamina patres
Nunc quoque dant uerbo plurima signa fidem (*F.*, 2, 19-20)

« Nos ancêtres appelaient les instruments de purification *februa*. De nos jours encore un grand nombre de cas témoignent du sens de ce mot ».
Le poète cite alors à l'appui de ses dires plusieurs exemples d'emploi de ce terme archaïque dans des rites religieux :

— les « laines » que les pontifes demandent solennellement au *rex sacrorum* et au *flamine* (de Jupiter?), sans doute pour quelque cérémonie lustrale :

Pontifices ab rege petunt et flamine lanas
Quis ueterum lingua februa nomen erat. (*F.*, 2, 21-22)

— la farine grillée et le sel utilisés pour purifier les maisons qui ont été souillées par une mort violente :

Quaeque capit lictor domibus purgamina caedis
Torrida cum mica farra uocantur idem. (*F.*, 2, 23-24) [25]

— les branches d'arbre purifiant qui protègent les saintes tempes des prêtres (c'est-à-dire leur couronne de feuillage) :

Nomen idem ramo qui caesus ab arbore pura
Castra sacerdotum tempora fronde tegit (*F.*, 2, 25-26)

24. Cf. les preuves apportées par Ovide au Livre 2 des *Fastes* (v. 135-150) et Macrobe (*Sat.*, 1, 12, 5-7).

25. *Caedis* est la correction adoptée par H. LE BONNIEC dans son édition de 1969 (cf. p. 78, n. 5); les manuscrits portent *certis*.

— et enfin la branche de pin que demande la *flaminica* :

Ipse ego flaminicam poscentem februa uidi :
Februa poscenti pinea uirga data est. (*F.*, 2, 27-28)

On voit nettement que, selon l'usage de la poésie élégiaque, chaque groupe de deux vers forme un tout et possède à lui seul un sens complet. Les différents exemples de *februa* que cite Ovide occupent chacun un distique : les laines, les *purgamina caedis*, les couronnes sacerdotales; enfin la série s'achève par l'exemple que le poète juge le plus frappant parce qu'il y apporte son témoignage personnel : la *pinea uirga* de la *flaminica*. Il est peu probable que ce dernier distique ne soit qu'un cas particulier de l'exemple précédent; au contraire Ovide choisit volontairement des emplois très différents du mot *februa* : laines, farine salée, couronnes sacerdotales, branche de pin, pour mieux souligner que le seul point commun de ces objets variés est leur effet purifiant, qui justifie leur nom de *februa*. Non seulement le dernier exemple, celui de la branche de pin, ne forme pas un tout avec le précédent, mais il se différencie visiblement des trois autres par le caractère personnel que lui donne le poète : *ipse... uidi*.

Il n'y a donc aucune raison valable de prétendre qu'Ovide ferait allusion à la couronne de la *flaminica*. Il est d'ailleurs probable que, s'il avait voulu le faire, il n'aurait pas manqué de la désigner par son nom rituel d'*arculum*.

Ajoutons enfin une remarque de bon sens : pourquoi la prêtresse demanderait-elle au cours d'une cérémonie publique — la présence d'Ovide en fait foi — qu'on lui donnât la branche de pin destinée à compléter sa coiffure sacerdotale? Il lui aurait fallu courber le rameau en forme de couronne, le poser sur sa *rica*, autour de son chignon, et l'attacher par un lien de laine blanche, et tout cela en public! Il est bien plus vraisemblable qu'elle soit venue à la cérémonie qui exigeait le port de l'*arculum* dans son costume sacerdotal complet, déjà parée de sa couronne de feuillage et drapée dans le grand *flammeum* qu'elle devait porter constamment en public — et qu'elle aurait dû ôter pour poser l'*arculum* sur sa *rica*!

En conclusion nous pouvons affirmer que la branche de pin que l'on donnait à la *flaminica* quand elle demandait les *februa* n'était nullement sa couronne sacerdotale mais, comme les autres *februa* cités par Ovide, un instrument de purification destiné à quelque rite religieux.

Cependant un second point reste à discuter. Si nous refusons d'admettre que l'*arculum* de la *flaminica* ait été en bois de pin, accepterons-nous de reconnaître qu'il n'était pas en bois de grenadier? Rappelons que seul Servius semble attribuer à la *flaminica* une couronne de grenadier. Aulu-Gelle dit seulement qu'elle utilisait une branche d'*arbor felix*; quant à Festus, il parle de la couronne de la *regina* et non de celle de la *flaminica*. Or D. PORTE affirme que nous avons mal compris le témoignage de Servius. Selon elle le commentateur de Virgile aurait d'abord décrit la couronne de la *regina* puis, par association d'idées, il aurait ajouté une sorte de

parenthèse pour signaler que la *flaminica*, elle aussi, portait un accessoire de ce genre; mais cela n'impliquerait nullement que l'*arculum* de la *flaminica* ait été également en bois de grenadier.

On ne voit guère ce qui peut justifier cette interprétation restrictive du texte de Servius. S'il est vrai que les deux prêtresses portaient deux ornements identiques, tous deux en bois de grenadier, avec cette seule différence que l'une l'arborait seulement pour certaines cérémonies tandis que l'autre devait le mettre pour toutes, qu'aurait-il pu dire d'autre, après avoir décrit de façon détaillée la couronne de la *regina* et avoir précisé les circonstances où elle l'utilisait, sinon : *flaminica autem omni sacrificatione uti debebat*? On est même en droit de supposer que, si la couronne de la *flaminica* avait été faite d'un bois différent, il aurait signalé cette particularité, de la même façon qu'il précisait la différence d'utilisation.

Mais, même si l'on admet que la phrase de Servius autorise les deux interprétations, il est aisé de choisir la bonne. Cette fois encore c'est en replaçant cette phrase dans son contexte que nous trouverons la solution, car c'est ce contexte qui livre les intentions de l'auteur. La description de l'*arculum* fait en effet partie d'un long développement où Servius commente le passage de Virgile qui montre Didon sortant de son palais pour partir à la chasse avec Énée :

> *Tandem progreditur magna stipante caterua*
> *Sidoniam picto chlamydem circumdata limbo,*
> *Cui pharetra ex auro, crines nodantur ex auro,*
> *Aurea purpuream subnectit fibula uestem.* (*Aen.*, 4, 136-139)

« Elle s'avance enfin, entourée d'une nombreuse compagnie; elle porte une chlamyde sidonienne ornée d'un volant brodé; d'or est son carquois, d'or sont noués ses cheveux, d'or est la fibule qui attache son vêtement. »

Or une des idées maîtresses du commentateur de Virgile est que le poète aurait voulu incarner dans les personnages de Didon et d'Énée un couple flaminial. Il étudie donc minutieusement chaque détail de la toilette de Didon pour tenter de le faire correspondre à un élément du costume sacerdotal de la *flaminica Dialis*. Et c'est pourquoi il nous fournit des renseignements précieux sur l'habit rituel de la prêtresse : « *SIDONIAM PICTO et reliqua : uetere caerimoniarum iure praeceptum est ut flaminica uenenato operta sit; « operta » autem cum dicitur, pallium significatur, « uenenatum » autem infectum... Hic uero cum dicit « Sidoniam », ostendit Tyriam et purpuream : purpuream declarat infectam. « Chlamydem » autem pallium esse quis dubitet? Praeterea flaminicam habere praecipitur arculum, ricam, uenenatum, fibulam. De uenenato dictum est. Arculum uero est uirga ex malo Punico incuruata, quae fit quasi corona et ima summaque inter se alligatur uinculo laneo albo, quam in sacrificiis certis regina in capite habebat; flaminica autem Dialis omni sacrificatione uti debebat. Vergilius ergo propter nominum et intellectus difficultatem aliter omnia comprehendit : nam pro pallio chlamydem, pro uenenato, id est infecto, Sidoniam. Arculum uero et fibulam ex auro facta commemorat dicendo* (138) « *cui pharetra ex auro,*

crines nodantur in aurum », quod in arculum potest referri; nam de fibula manifestum est cum ait (139) *« aurea purpuream subnectit fibula uestem ». Subnectit autem quid aliud est quam sursum nectit? Ac per hoc succinctam facit. Vestem uero possumus ricam accipere, quia rica genus est uestis. Sciendum sane, sicut supra dictum, ubique Didonem flaminicam ostendi* (*Aen.*, 4, 137).

« *SIDONIAM PICTO* etc. : selon la règle religieuse archaïque, il est prescrit que la *flaminica* soit couverte d'un *uenenatum*, « être couverte » signifie qu'il s'agit d'un pallium et *uenenatum* signifie « teint »... Quand il dit ici « Sidonienne », il veut dire « tyrienne » et « de pourpre » : par « de pourpre », il entend « teint ». Quant à la « chlamyde », qui pourrait mettre en doute que c'est un pallium? En outre il est prescrit que la *flaminica* ait un *arculum*, une *rica*, un *uenenatum*, une fibule. Nous avons déjà parlé du *uenenatum*. Quant à l'*arculum*, c'est une tige de grenadier ployée de façon à former une sorte de couronne et dont les extrémités sont attachées entre elles par un fil de laine blanche; la *regina* le mettait sur sa tête à l'occasion de certains rites religieux; la *flaminica Dialis*, elle, devait le porter pour toutes les cérémonies religieuses. Virgile transpose chaque détail avec des mots de sens différent pour plus de commodité : pour pallium il dit « chlamyde », pour *uenenatum*, c'est-à-dire « teint », il dit *Sidoniam* (pourpre). Il fait allusion à l'*arculum* et à la fibule d'or en disant au vers 138 : « d'or est son carquois, d'or sont noués ses cheveux », ce qui peut se rapporter à l'*arculum*; et il s'agit visiblement de la fibule quand il dit au vers 139 : « d'or est la fibule qui attache son vêtement ». Car que signifie « attache par dessous » (*subnectit*) sinon « relève en attachant »? et c'est de cette façon qu'il la montre « court-vêtue » (*succincta*). Quant à « vêtement » (*uestis*), nous pouvons y voir la *rica*, puisque la *rica* est une sorte de vêtement. Il faut savoir en tout cas, comme il a été dit plus haut, que Didon est partout décrite comme une *flaminica*. »

On voit que Servius, appliquant sa théorie, cite quatre accessoires qui caractérisent l'habit sacerdotal de la *flaminica* et s'efforce de les identifier aux différents éléments de la toilette de Didon : sa chlamyde de pourpre est assimilée au *uenenatum*, qu'il définit comme une « étoffe teinte »; son vêtement de pourpre à la *rica*; dans l'agrafe d'or qui attache sa robe il voit la fibule rituelle dont la valeur religieuse est connue et qu'on trouve dans d'autres costumes sacerdotaux, comme le *suffibulum* des Vestales, auquel elle donne son nom. Enfin le lien d'or qui noue ses cheveux lui semble représenter l'*arculum* de la prêtresse.

On peut certes mettre en doute l'interprétation de Servius. Il a bien du mal à faire coïncider la parure de Didon avec les attributs de la *flaminica*. Il est invraisemblable que la prêtresse, qui n'avait pas le droit de monter plus de trois marches d'escalier non fermé ait pu s'exhiber *succincta*, la robe relevée jusqu'au genou, pour monter à cheval[26]. Servius affirme d'ailleurs lui-même ailleurs qu'elle ne pouvait être *succincta*[27]. Le *uenenatum*, en

26. *Apud ueteres autem flaminicam scalas plus tribus gradibus nisi Graecas scandere non licebat, ne ulla pars pedum eius crurumue subter conspiceretur* (Serv., *Aen.*, 4, 646).

27. *Sane flaminicae non licebat... supra genu succinctam esse* (Serv., *Aen.*, 4, 518).

dehors de sa couleur, ne devait guère ressembler au petit manteau que Virgile nomme chlamyde : la chlamyde est à l'origine une courte cape portée par les guerriers grecs ; le terme suggère ici une tenue « sportive », justifiée par le fait que Didon est prête à partir pour la chasse. Dans la pensée de Virgile Didon devait évoquer plutôt une Diane chasseresse qu'une *flaminica* vêtue de son pudique et encombrant costume rituel. De même l'*arculum*, que Servius vient de définir comme une couronne de branchage, peut difficilement être suggéré par le bijou d'or qui retient les cheveux de la reine. Mais peu importe. Pour nous l'essentiel est l'intention de Servius : pour démontrer sa théorie il décrit le costume rituel de la *flaminica*, dont il cherche ensuite l'image dans le portrait de Didon. C'est donc bien l'*arculum* de la *flaminica* qu'il définit dans la phrase : *arculum uero est uirga ex malo Punico incuruata...* Il ne signale l'usage qu'en faisait la *regina* que parce que celle-ci partageait avec l'épouse du *Dialis* le privilège de cet accessoire, afin de montrer que cette couronne rituelle, que la *regina* ne porte que dans quelques occasions, fait partie intégrante du costume sacerdotal de la *flaminica*. La phrase qui conclut la description de l'*arculum*, *flaminica autem omni sacrificatione uti debebat*, loin d'être un ajout dû à quelque association d'idées, est au contraire essentielle au développement du commentaire de Servius. Il n'y a donc aucune raison de récuser son témoignage ou de l'interpréter de façon restrictive : il dit bien que la couronne de la *flaminica* était en bois de grenadier.

Quant à la notice de Festus, telle que nous l'a transmise son abréviateur, elle ne pèche que par omission. Quand celui-ci écrit : « l'*inarculum* est une petite tige de grenadier courbée que la *regina* portait sur la tête quand elle accomplissait des rites religieux », il est probable qu'il condense la notice de Festus qui, lui-même, contractait une définition beaucoup plus détaillée de Verrius Flaccus. Verrius, lui, signalait sans doute les deux utilisatrices de l'accessoire, comme le faisait la définition qu'a consultée Servius. On peut même se demander si Servius n'a pas recopié la notice originale de Verrius car la définition de Festus ressemble fort à un abrégé de celle du commentateur de Virgile. Le début des deux textes est à peu près identique :

Servius : *arculum est uirga ex malo Punico incuruata.*
Festus : *inarculum uirgula erat ex malo Punico incuruata*[28].

Festus supprime ensuite les détails relatifs à la forme et au mode de fabrication de la couronne (*quae fit quasi corona... laneo albo*), que Servius conserve. Festus reprend ensuite la définition en des termes à peu près semblables à ceux de Servius :

Servius : *quam in sacrificiis certis regina in capite habebat.*
Festus : *quam regina sacrificans in capite gestabat.*

Enfin Festus supprime la dernière phrase, qui signale l'utilisation particulière de l'*arculum* par la *flaminica*, tandis que Servius la conserve : *flaminica autem Dialis omni sacrificatione uti debebat.*

On voit qu'à part des détails insignifiants (*inarculum* au lieu d'*arculum*,

28. La graphie *malo Punico* que l'on retrouve chez les deux auteurs alors que, s'agissant de l'arbre et non du fruit, on attendrait *Punica*, est peut-être un argument en faveur d'une source commune.

uirgula au lieu de *uirga*, *gestabat* au lieu de *habebat*), Festus suit le même texte que Servius en l'abrégeant. Son silence n'est donc pas non plus un argument suffisant pour mettre en doute la nature de la couronne de la *flaminica*. Tout invite à penser qu'elle était bien faite de bois de grenadier.

Mais pourquoi le témoignage d'Aulu-Gelle est-il légèrement différent? Certes en disant que l'*arculum* était fait du bois d'un arbre « heureux » il ne contredit pas Servius, puisque l'on considère le grenadier comme un arbre « heureux ». Mais, si mince que soit la différence entre les affirmations de Servius et d'Aulu-Gelle, il faut tenter d'en rendre compte.

Il y a une explication toute simple : la règle archaïque ne pouvait prescrire que la *flaminica* portât une couronne de grenadier pour la bonne raison que le grenadier n'existait pas primitivement sur le sol de l'Italie[29]. Malgré son nom de *malum Punicum* la grenade n'est pas d'origine carthaginoise comme on l'a cru jadis. Elle vient d'Asie (Perse et Inde), d'où elle s'est répandue très tôt de par le monde. On la connaît en Égypte dès le troisième millénaire. Elle apparaît au VIII[e] siècle dans la décoration des monuments figurés de la Grèce archaïque; de là elle passe tout naturellement en Grande Grèce et en Étrurie. Mais l'arbre lui-même ne fut connu à Rome que plus tard. Le grenadier n'est pas cité dans la liste des *arbores felices* dont nous avons parlé précédemment. J. ANDRÉ la date de 500 avant J.-C. au plus tard, peut-être plus tôt mais postérieurement à l'établissement des Latins en Italie[30]. Il est impossible de préciser davantage mais il est donc fort probable que le grenadier ne poussait pas encore sur le sol latin à l'époque antique où fut élaboré le statut religieux du *flamen Dialis* et du *rex sacrorum* et de leurs épouses. La règle primitive devait sans doute exiger simplement que l'*arculum* fût formé d'une branche d'*arbor felix* : c'est à cette règle archaïque que se réfère Aulu-Gelle. Mais quand le grenadier fut cultivé en Italie, c'est lui qu'on choisit, de préférence à tout autre arbre « heureux », en raison de la valeur symbolique attachée à son fruit. En effet nous avons vu qu'à l'époque archaïque l'*arbor felix* était un arbre fécond. Or nous avons montré dans des études précédentes[31] que la *flaminica Dialis* était pour la cité un vivant symbole de fécondité, comme le prouve le fait qu'elle devait porter constamment le *flammeum*, qui faisait d'elle une perpétuelle épousée, bénéficiant de l'heureux présage du feu fécondant. L'*arbor felix* dont était fait son *arculum* avait la même vertu fécondante que son voile de mariée. Or la grenade a toujours et partout été considérée comme un symbole de fécondité, sans doute à cause des multiples grains qu'elle renferme[32]. Il est facile de comprendre pourquoi, dans ces conditions, quand le grenadier fut cultivé en Italie, c'est lui qu'on choisit de pré-

29. Sur le grenadier, cf. la note d'A. ERNOUT à Pline, *N. H.*, 13, 24, 112-113 dans l'édition des Belles-Lettres. Sur la grenade dans l'art décoratif en Italie, cf. J. HEURGON, *Capoue préromaine*, p. 376; F. BÖMER, *Die Fasten*, II, Heidelberg, 1958, p. 259.

30. Cf. note 20.

31. Cf. notes 1 & 6.

32. « La grenade dont les mille pépins évoquent l'inépuisable fécondité de la terre nourricière » (G. CHARLES-PICARD, *Les religions de l'Afrique antique*, p. 78); cf. F. BÖMER, *op. cit.*, p. 258.

férence pour confectionner la couronne de feuillage de la *flaminica* : il était le plus fécond des arbres « heureux ».

On pourrait objecter que le conservatisme qui caractérisait le sacerdoce du flamine de Jupiter et de son épouse interdisait toute innovation dans leur costume rituel et que par conséquent l'utilisation du grenadier aurait dû apparaître comme un changement sacrilège de l'usage ancien. Ce n'est pas certain. Le scrupuleux conservatisme de la religion romaine réside autant dans les mots et les formules que dans les rites et il n'est pas rare que de véritables jeux de mots permettent de satisfaire la volonté divine *in uerbis* mais non in *re*. La fameuse lutte verbale entre Jupiter et Numa en est un exemple frappant : la virtuosité du roi à jouer sur les mots lui donne la victoire sur le dieu qui, loin de s'en formaliser, apprécie l'esprit de répartie de Numa : le sacrifice humain est remplacé par une série de substituts qui respectent les termes du contrat mais le faussent sur le fond (la tête demandée devient une tête d'oignon; l'être vivant devient un poisson, etc.) [33].

Le même procédé a pu s'appliquer (sans intention cette fois d'abuser la divinité) dans le cas de l'*arculum*. En effet la grenade est appelée à Rome *malum Punicum* ou *malum granatum*. Le substantif *malum* désignait tout fruit à noyau ou à pépins, en premier lieu la pomme, qui abonde en Italie, mais aussi bien d'autres fruits du même type. Macrobe cite, d'après Cloatius, les différentes sortes de *mala* (*Sat.*, 3, 9, 2) : il y a d'une part les multiples espèces de pommes et d'autre part des fruits à noyau ou à pépins comme l'abricot, le coing, le citron, la prune, la pêche et naturellement la grenade. On donnait à tous ces fruits le nom générique de *malum*, auquel s'ajoutait une épithète précisant leur nature ou leur origine s'ils avaient été acclimatés plus ou moins récemment sur le sol de l'Italie. Il y a donc dans la liste citée par Macrobe les diverses variétés de pommes (la pomme ronde, *orbiculatum*, la pomme ridée, *pannuceum*, la pomme rouge, *rubrum*, etc.), mais aussi d'autres fruits : l'abricot est la « pomme d'Amérie » (*malum Amerinum*), la pêche est la « pomme de Perse » (*malum Persicum*), la grenade est la « pomme de Carthage » (*malum Punicum*), par référence à son origine supposée, ou la « pomme aux mille grains » (*malum granatum*), d'après l'apparence de sa chair. On peut supposer que le pommier, porteur de fruits comestibles, qui est nommément cité dans la liste des *arbores felices* la plus ancienne (celle de Macrobe), était primitivement le plus volontiers utilisé pour confectionner l'*arculum*. La signification symbolique de la pomme, nourriture dotée d'une saveur sucrée, évoquant la fécondité naturelle de la terre, le fait que le pommier porte des fruits en quantité innombrable autorisent cette hypothèse. Quand le grenadier apparut en Italie, on n'eut sans doute pas l'impression d'apporter un changement sacrilège au rituel en l'utilisant dans le costume sacerdotal de la *flaminica* : non seulement la symbolique de la grenade, plus encore que celle de la pomme convenait à la mission religieuse de la prêtresse, mais en outre les deux arbres portaient le même nom : le grenadier n'était pas autre chose

33. L'anecdote est racontée par Ovide, *Fast.*, 3, 337-344.

qu'un « pommier punique »; il n'y avait aucune modification du vocabulaire liturgique.

Ayant ainsi rétabli la véritable nature de l'*arculum* et la probable signification qu'il faut lui attribuer, nous pouvons revenir à la formule d'Ovide, *coniunx apicati cincta Dialis*. Le poète caractérise le couple flaminial par l'élément le plus caractéristique de sa fonction sacerdotale : la coiffure. On connaît l'importance symbolique de la tête et de la coiffure. La tête est la partie essentielle du corps de l'homme, dont elle est le point le plus élevé et la coiffure qu'on lui ajoute rend manifeste la fonction qu'il exerce. On sait le rôle que jouent l'une et l'autre dans la divination : c'est une tête humaine trouvée à l'emplacement du Capitole qui annonce la grandeur de l'Empire Romain; c'est en remettant sa coiffure sur la tête de Tarquin que l'aigle augural présage son destin royal.

Les deux épithètes employées par Ovide pour caractériser le flamine et son épouse, rapprochées l'une de l'autre au milieu du vers, nous invitent à réfléchir sur la symétrie des coiffures du *flamen Dialis* et de la *flaminica* et la signification qu'il faut leur accorder. *Apicatus* signifie « qui porte l'*apex* ». L'*apex* était une petite tige d'arbre que le flamine portait dressée au sommet de son bonnet[34]. L'*apex* fait tellement partie du personnage sacré qu'était le flamine de Jupiter que primitivement il ne pouvait s'en séparer, même dans sa demeure[35]. La chute accidentelle de sa coiffure rituelle privait le prêtre de sa sacralité : il redevenait un homme comme les autres et devait renoncer à son sacerdoce[36]. C'est ainsi que le flamine Mérula se dépouilla de son *apex* avant de se suicider : il n'aurait pu sans sacrilège infliger la souillure de la mort à sa personne sacrée[37]. Certes la *flaminica* ne portait pas l'*arculum* sur sa *rica* en permanence; elle ne la mettait que pour les cérémonies religieuses auxquelles elle participait, car elle n'était pas, comme son époux, *cottidie feriata*. Mais il est clair qu'il y a une correspondance entre les coiffures rituelles du flamine et de son épouse.

La formule d'Ovide met l'accent sur leur différence : le flamine porte l'*apex*, la *flaminica* porte l'*arculum*. Mais cette différence s'articule sur une symétrie : tous deux en effet ont d'abord sur la tête une coiffure nommée *tutulus*. Certes ce mot recouvre deux réalités différentes : le *flamen Dialis* portait un bonnet de peau blanche que l'on appelait aussi *pilleus* à cause de sa forme, ou *albogalerus*, à cause de sa couleur[38]; la *flaminica* était coiffée

34. *Apex proprie dicitur in summo flaminis pileo uirga lanata, hoc est in cuius extremitate modica lana est* (Serv., *Aen.*, 2, 683); *lanigerosque apices : flamines in capite habebant pilleum, in quo erat breuis uirga desuper habens lanae aliquid...* (Serv., *Aen.*, 8, 664); *apex uirga quae in summo pileo flaminum lana circumdata et filo conligata erat* (Serv., *Aen.*, 10, 270); *uirgula quae in pileo erat connectebatur a filo quod fiebat ex lana hostiae* (Isid., *Orig.*, 19, 30, 5). Par métonymie le terme *apex* désigne parfois l'ensemble de la coiffure du flamine (bonnet + *apex*).

35. *Sine apice sud diuo esse licitum non est; sub tecto uti liceret non pridem a pontificibus constitutum Masurius Sabinus scripsit* (Gell., *N. A.*, 10, 15, 17). Les autres flamines, qui n'étaient pas *cotidie feriati*, ne portaient l'*apex* que pour les cérémonies religieuses (cf. App., *B. C.*, 1, 65; Serv., *Aen.*, 8, 552).

36. *Sulpicio inter sacrificandum apex e capite prolapsus idem sacerdotium abstulit* (Val. Max., 1, 1, 5); cf. Plut., *Marc.*, 5, 4.

37. La mort du flamine Mérula est racontée par Valère-Maxime (9, 12, 5) et par Appien (*G. C.*, 1, 74).

38. *Pileus, pilleus : quidam pilleum lanatum forma metali figuratum quo flamines ac pontifices*

d'un haut chignon torsadé [39]. Mais le même nom de *tutulus* donné aux deux coiffures montre qu'elles ont un point commun : leur forme. Varron dit que l'on donnait le nom de *tutulati* à tous ceux qui portaient une coiffure conique [40]. La signification de cette forme, qui appartient visiblement au domaine religieux [41], n'est pas sûre. Il faut peut-être lui attribuer une vertu apotropaïque : les personnages sacrés que sont les prêtres ont besoin d'être magiquement protégés; la forme du *tutulus*, qu'il s'agisse du bonnet du flamine ou du chignon de la *flaminica*, y contribue peut-être. Mais, quelle que soit la signification qu'on lui prête, ce qui est important ici est de constater que le flamine et la *flaminica* portent tous deux le *tutulus*.

L'accessoire qui complète la coiffure du couple flaminial est, dans les deux cas, une branche d'arbre. On sait l'importance des végétaux, des arbres en particulier, dans les religions primitives. En ayant sur eux (et surtout sur la tête) une tige d'arbre, les prêtres participent du divin que cet arbre porte en lui. Mais il est remarquable que le flamine et son épouse portent chacun une tige de forme différente : l'*apex* du flamine est une tige dressée, tandis que l'*arculum* de la *flaminica*, posé horizontalement sur sa *rica*, a une forme circulaire. Il est clair que les deux accessoires caractérisent chacun un sexe différent et que leurs formes sont complémentaires.

Tous deux sont garnis d'un fil de laine blanche. Nous n'insisterons pas sur la valeur religieuse de la laine qui, en tant que textile le plus ancien, est considérée à Rome comme sacrée et joue un rôle important dans les rites religieux. C'est sur l'usage qu'en font respectivement le flamine et son épouse qu'il convient de réfléchir : le fil de laine du flamine est si important pour son sacerdoce que l'étymologie populaire faisait de *flamen* une contraction de *filamen* [42]. Il le portait enroulé autour de son *apex* en laissant libres quelques brins à l'extrémité supérieure où ils formaient une petite houppe. Ce détail est conforme à la règle qui interdit au flamine de Jupiter de porter des nœuds qui entraveraient son contact avec le divin [43]. La houppe de laine qui surmonte sa coiffure doit au contraire favoriser ce contact. La *flaminica*, elle, use du fil de laine qui complète sa coiffure pour attacher entre elles les deux extrémités de son *arculum*. Il y a dans ce geste un aspect utilitaire : le fil de laine fixe la couronne autour du chignon de la prêtresse. Mais en outre il complète la symbolique de l'*arculum* qui, de

utantur eodem nomine (= tutulo) uocari (Fest., p. 484 L); cf. Serv., *Aen.*, 2, 683; 8, 664; 10, 270; Isid., *Orig.*, 19, 30, 5 (cités n. 34); les Grecs utilisaient le mot πῖλος (cf. Den. Hal., 2, 64, 2); *galerus, albogalerus*, etc. : *Verba M. Varronis ex secundo Rerum Diuinarum super flamine Diali haec sunt : « is solum habet galerum uel quod maximus uel quod Ioui immolata hostia alba id fieri oporteat »* (Gell., *N. A.*, 10, 15, 32); *Albogalerus a galea nominatus. Est enim pilleum capitis quo Diales flamines, id est sacerdotes Iouis, utebantur. Fiebat enim ex hostia alba Ioui caesa, cui adfigebatur uirgula oleagina* (P. F., p. 9 L).

39. *Tutulum uocari aiunt flaminicarum capitis ornamentum quod fiat uitta purpurea innexa crinibus et exstructum in altitudinem* (Fest., p. 484 L).

40. *Tutulati dicti hi qui in sacris in capitibus habere solent ut metam* (Varr., *L. L.*, 7, 44 : commentaire du texte cité n. suivante); *tutulum pilleum lanatum metae figura* (Serv., *Aen.*, 2, 683).

41. Le mot *tutulati* apparaît dans le contexte d'une procession religieuse chez Ennius : *libaque fictores Argeos et tutulatos* (cité par Varron; cf. n. 40).

42. Sur le fil de laine qui complète l'*apex*, cf. les textes cités n. 34. Sur l'étymologie antique *flamen/filamen*, cf. Varr., *L. L.*, 5, 84; P. F., p. 205 L; Serv., *Aen.*, 8, 664; 10, 270.

43. Cf. *Gell.*, *N. A.*, 10, 15, 9.

simple *arcus*, devient cercle fermé. Comme la *rica*, l'*arculum* ceint la tête de la *flaminica*. L'élément féminin, circulaire, fermé, clos, attaché, s'oppose à l'élément masculin, dressé, libre, sans lien, ouvert, en conctact permanent et direct avec la divinité céleste : *cincta* s'oppose à *apicatus*.

Il est remarquable également que l'on choisisse des essences d'arbres différentes pour les tiges qui complètent la coiffure de chacun des deux. L'*arculum* de la *flaminica* est fait d'une branche d'*arbor felix*, c'est-à-dire d'un arbre fécond. Le choix ultérieur du grenadier est révélateur de la signification symbolique qu'il faut attribuer à l'*arculum* : la prêtresse, porteuse des valeurs féminines du monde, attire sur elle les puissances de fécondité ; son *flammeum* et sa couronne en sont les signes visibles. Mais l'*apex* du flamine était de bois d'olivier [44]. L'olivier n'apparaît pas dans la liste archaïque des *arbores felices* ; il est vrai qu'il ne fut que tardivement cultivé à Rome pour ses fruits [45]. Aussi ce n'est pas en tant que *frugifer* qu'il sera plus tard considéré comme un arbre « heureux » [46] : c'est l'usage bien connu de l'olivier dans le domaine religieux, sans aucune connotation de fécondité, qui lui vaudra la qualification d'*arbor felix* quand l'élargissement du sens de l'épithète *felix* dans la langue populaire permettra de l'appliquer à tout ce qui est de bon augure. L'olivier est connu à l'époque classique comme symbole de paix ; signe de paix entre les hommes, il est aussi et surtout symbole de la *pax deorum* [47]. La branche d'olivier qui surmonte la coiffure du *flamen Dialis* doit favoriser le contact du prêtre avec le dieu. Et comme il est *cotidie feriatus*, ce contact doit être permanent. On comprend qu'il ne puisse se séparer de son *apex*. La tige d'olivier, véritable « trait d'union » entre le prêtre et le divin, matérialise le caractère sacré du flamine [48].

Nous terminerons cette étude de la coiffure du couple flaminial en remarquant que, de même que la *flaminica* et la *regina* portent toutes deux l'*arculum*, de même l'*apex* du flamine semble avoir également caractérisé le *rex*. Nous ne connaissons rien du costume sacerdotal du *rex sacrorum* lui-même ; mais on sait que ce prêtre avait succédé au roi des temps archaïques pour certaines de ses fonctions religieuses qu'il eût été sacrilège d'interrompre ou de confier à un autre qu'à un roi. Or quelques indices montrent

44. Cf. P. F., p. 9 L (cité n. 38).

45. Cf. T. FISCHER, *Der Ölbaum, seine Verbreitung, seine wirtschaftliche u. kulturhistorische Bedeutung, Petermann's Mitt., Ergänzungsheft* 47, 1904, p. 1-87 ; A. CHEVALIER, *Revue de botanique appliquée*, 19, 1939, p. 367 ; cités par J. ANDRÉ (*Arbor felix, arbor infelix* p. 38, n. 7), qui souligne que cette affirmation est confirmée par le fait que le vocabulaire latin sur l'olivier et l'huile est d'origine grecque et que c'est seulement vers 50 avant J.-C. que Rome put exporter de l'huile.

46. Cf. J. ANDRÉ, *op. cit.*, p. 43. L'olivier apparaît dans une liste d'*arbores felices* plus tardive que celle de Macrobe, citée par Festus, p. 81 L ; cf. Pl., *N. H.*, 15, 19.

47. Cf. l'article de A. S. PEASE (*R. E.* s. v. Ölbaum, partic. col. 2021). Sur le caractère sacré de l'olivier, cf. Pl., *N. H.*, 15, 135 et la note de J. ANDRÉ, *ad. loc.*, dans l'édition des Belles Lettres.

48. L. BONFANTE-WARREN pense que l'*apex* est le souvenir du casque des guerriers villanoviens (*Roman costumes, A. N. R. W.*, I, 4, 1973, p. 587). Le fait que les Saliens le portaient pourrait militer en ce sens. Mais puisqu'il est aussi l'attribut du flamine de Jupiter qui ne pouvait avoir aucun contact avec le domaine de la guerre, il est douteux que l'*apex* ait pu être un insigne guerrier. Les danses des Saliens ont d'autres connotations (magiques, initiatiques) qui justifient le port de l'*apex*. Sur cette interprétation de l'*apex*, nous sommes d'accord avec D. PORTE (*Les donneurs de sacré*, p. 81).

que l'on associait l'*apex* à la notion de royauté. Ainsi Horace oppose la coiffure des rois, qu'il nomme *apices regum*, aux *militum arma* (*Odes*, 3, 21, 20). Cicéron appelle *apex* la coiffure que l'aigle augural met miraculeusement sur la tête du futur Tarquin l'Ancien, présageant ainsi son destin de roi (*De leg.*, 1, 1, 4). Les pontifes semblent l'avoir porté également [49], peut-être parce que le *Pontifex Maximus* avait reçu une partie des attributions religieuses du roi, comme le rex *sacrorum*. Il n'est pas étonnant que le flamine de Jupiter et le *rex* aient porté une coiffure identique : le roi primitif est en même temps un prêtre et même une vivante incarnation du sacré, comme le *flamen Dialis*; il porte donc, comme lui, l'insigne sacré qu'est l'*apex*, qui matérialise son caractère divin.

Mais cette ressemblance entre la coiffure du prêtre et celle du roi n'est pas une simple coïncidence qu'explique leur commune sacralité. On sait que des liens étroits unissent le flamine de Jupiter et la royauté. Non seulement il est le prêtre attaché au seul dieu qui porte le titre de roi, mais on devine une véritable « articulation mystique » entre le *flamonium* et le *regnum* [50]. Le flamine est une sorte de double sacré du roi. Selon Tite-Live il aurait même été créé pour remplacer le roi dans ses fonctions religieuses lorsque celui-ci était retenu hors de Rome par ses obligations guerrières [51]; et en effet le *flamen Dialis*, lui, ne pouvait ni quitter la Ville, ni avoir de contact avec le domaine de la guerre [52]. Même si l'on ne peut accorder totalement crédit à cette explication rationaliste du rôle du flamine de Jupiter, G. DUMÉZIL a montré que le couple roi-flamine trouvait un écho en Irlande avec le *ri* « doublé » par son druide ou en Inde avec le *rajan* « doublé » par son brahmane; le roi et le prêtre fonctionnent « en symbiose » et leur association semble indispensable à l'équilibre du *regnum* [53].

Or ce n'est pas seulement le flamine qui est associé religieusement au *regnum*. La *flaminica* participe, elle aussi, à cet équilibre mystique de la royauté; et la *regina sacrorum*, héritière des fonctions religieuses de la reine des temps archaïques, comme le *rex sacrorum* assumant celles du roi, jouent également un rôle dans cette structure. Les deux couples sacerdotaux se complètent en célébrant à des dates remarquables du calendrier, celles qui ponctuent les divisions religieuses du temps, un certain nombre de rites dont l'ensemble est nécessaire à la survie de la cité.

C'est d'abord l'ouverture de l'année que le *rex* célèbre par un sacrifice à Janus, dieu des commencements, à la *Regia* [54]; il salue en outre chaque mois l'apparition de la nouvelle lune qu'il « appelle » solennellement, d'où le nom de « calendes » donné au premier jour du mois, avant d'annoncer au peuple, le jour des nones, les dates des fêtes religieuses du mois [55]. C'est

49. Cf. Prudence, *P.*, 2, 525.

50. Cf. P. M. MARTIN, *L'idée de royauté à Rome, A. D. O. S. A.*, Clermont-Ferrand, 1982, p. 96.

51. Liv., 1, 20, 2; il signale également que le *flamen Dialis* avait droit à la *sella curulis*, insigne royal dont hériteront les magistrats *cum imperio*.

52. Cf. Gell., 10, 15, 3-4 & 14.

53. G. DUMÉZIL, *Religion romaine archaïque*, Paris, 1974, p. 34 sq., 122 sq., 163 sq.; H. LE BOURDELLES, *Le flamine et le brahmane*, *R. É. L.*, 57, 1979, p. 69-84.

54. *Dies Agonales per quos rex in regia arietem immolat* (Varr., L. L., 6, 12); *rex placare sacrorum / numina lanigerae coniuge debet ouis* (Ov., *Fast.*, 1, 333-334).

55 *Priscis temporibus... pontifici minori haec prouincia delegebatur ut nouae lunae primum obser-*

aussi aux calendes que la *regina* offre un sacrifice à Junon, à la *Regia*[56]. Aux ides, c'est le *flamen Dialis* qui sacrifie à Jupiter, dans le temple du dieu[57]. Enfin aux nondines la *flaminica* fait un sacrifice à la *Regia* en l'honneur de Jupiter[58]. On peut matérialiser l'organisation religieuse de l'année dans le tableau suivant :

DATE	OFFICIANT	RITE ou DIVINITÉ	LIEU
Début d'année	rex	Janus	*Regia*
Calendes	*regina*	Junon	*Regia*
Calendes	*rex*	appelle la nelle lune	en public
Nones	*rex*	annonce les fêtes du mois	en public
Ides	*flamen Dialis*	Jupiter	temple de Jupiter
Nondines	*flaminica*	Jupiter	*Regia*

On voit, à travers les différents éléments de ce tableau, lieu des rites, personnalité des officiants et des divinités concernées, dates des cérémonies, se dessiner une structure organisée où les deux couples sacerdotaux qui incarnent la sacralité du *regnum* s'associent et se complètent pour épuiser les diverses possibilités du cycle du temps et assurer ainsi à la cité une liaison permanente avec le sacré. La similitude des coiffures des deux couples (*apex* pour le *rex* et le *flamen Dialis*, *arculum* pour la *regina* et la *flaminica*) apporte une confirmation évidente des liens religieux qui unissent le *flamonium* et le *regnum*.

uaret aspectum uisamque regi sacrificulo nuntiaret. Itaque sacrificio a rege et minore pontifice celebrato, idem pontifex calata, id est uocata, in Capitolium plebe iuxta curiam Calabram... quot numero dies a Kalendis ad Nonas superessent pronuntiabat... Post nouam lunam oportebat Nonarum die populares qui in agris essent confluere in Vrbem, accepturos causas feriarum a rege sacrorum sciturosque quid esset eo mense faciendum (Macr., *Sat.*, 1, 15, 9-12).

56. *Romae quoque Kalendis omnibus... regina sacrorum, id est regis uxor, porcam uel agnam in Regia Iunoni immolat* (Macr., *Sat.*, 1, 15, 19).

57. *Sunt qui aestiment Idus ab oue Iduli dictas quam... omnibus Idibus Ioui immolatur a flamine* (Macr., *Sat.*, 1, 15, 16); *Idibus alba Ioui grandior agna cadit* (Ov., Fast., 1, 56); *Idibus in magni castus Iouis aede sacerdos / semimaris flammis uiscera libat ouis* (*ibid.*, 587-588).

58. *Ait enim (Granius Licinianus) nundinas Iouis ferias esse siquidem flaminica omnibus nundinis in Regia Ioui arietem soleat immolare* (Macr., *Sat.*, 1, 16, 30).